



Cahiers de civilisation médiévale

Xe-XIIe siècle

240 bis | 2017
Hors-série 2

Jacques THIÉBAUT, *La Cathédrale disparue de Cambrai*

Claude Andrault-Schmitt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5577>

DOI : 10.4000/ccm.5577

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 539-542

ISBN : 978-2-490783-02-1

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Claude Andrault-Schmitt, « Jacques THIÉBAUT, *La Cathédrale disparue de Cambrai* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 240 bis | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 21 février 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5577> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5577>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jacques THIÉBAUT, *La Cathédrale disparue de Cambrai*, présenté par Arnaud TIMBERT, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (Temps, espace et société), 2015.

Ce livre est un ouvrage posthume, hommage à un historien de l'architecture disparu en 2014 (voir la recension de son livre *Nord gothique*, 2006, dans les *CCM*), dont la riche carrière et les principaux apports sont brossés dans une introduction intitulée «Dans l'atelier d'un historien de l'art». Il contient le texte d'une thèse de doctorat soutenue en 1975, dont le projet de publication n'a jamais abouti, et

dont le contenu porte l’empreinte de la méthode de recherche de Pierre Héliot autant que l’écho des positions contemporaines de Jean Bony. Y est livrée une interprétation nouvelle des sources écrites et iconographiques, alliée à une connaissance approfondie du patrimoine monumental d’une grande Picardie. Si les illustrations sont rafraîchies et sélectionnées (dans le champ comparatif notamment, ce qui se comprend), elles correspondent largement aux clichés et dessins originaux ; plus encore, elles sont intégrées au texte sans appels de figures, comme dans l’*opus* premier ; et les notes de bas de page n’ont été modifiées qu’à la marge. Une correspondance entre l’a. et R. Faille, un érudit cambrésien, entre 1964 et 1974, vise préalablement à montrer les coulisses du travail. La publication est justifiée par le fait que cette recherche n’est que peu citée par les spécialistes d’architecture gothique, ce qui est effectivement bien dommage.

Bien qu’il eût été difficile de faire autrement, le parti pris de fidélité met un peu mal à l’aise. Par ex., on peut s’interroger sur l’intérêt d’une bibliographie datant de 40 ans qui offre par ailleurs l’inconvénient d’être rubriquée, comme on le faisait dans les thèses ; d’autre part, on peut buter sur un usage décalé du vocabulaire (« étage clair » pour clair-étage, « chœur » pour chevet, « croisillon » pour bras). Mais il reste utile de passer outre les inconvénients scientifiques de l’entreprise et de se faire l’écho du contenu, qui concerne un édifice essentiel à notre connaissance du paysage gothique.

Le contexte historique fait l’objet de la première partie, et correspond également aux conventions anciennes de thèse – on ne répétera plus cette observation, d’autant que la clarté et la concision du propos rendent la lecture aisée. Partie intégrante de l’Empire mais irrigué à divers moments par l’influence française (en 1270, les décimes sont levées au profit du roi de France), le diocèse est défini dans le temps et dans l’espace. L’évêque de Cambrai était un personnage important, qui réussit généralement à s’imposer malgré de nombreux contentieux avec les féodaux Flamands ou la commune. Ces premières notations suggèrent d’emblée des pistes pour les hypothèses qui se logent dans les lacunes des sources. Lacunes documentaires, également, pour la cathédrale carolingienne, ou pour celle qui est reconstruite en 1023 par Girard 1^{er} et consacrée par le même personnage en 1030 : deux œuvres envisagées uniquement par des comparaisons. Le lecteur est ensuite invité à regarder l’iconographie de la grande cathédrale gothique des XII^e et XIII^e s. Dans ce dossier que l’a. avoue finalement très pauvre, mais critique de façon experte, le schéma de Villard de Honnecourt, qui est la plus ancienne

représentation, et qui se trouve sur le même folio que les deux lutteurs, tient la première place. C’est l’occasion de dresser des parallèles avec les élévations de la cathédrale de Reims, et de développer les problèmes posés par ce recueil et sa datation : question sensible qui touche à l’état du chantier au moment du passage du célèbre personnage. Selon l’a., le croquis résulte de notes personnelles concernant moins une réalisation réelle et visible qu’un projet que Villard aurait pu consulter, ou encore des « informations orales recueillies dans les loges ». Suivent des représentations contemporaines de « l’époque où la cathédrale a été stupidement détruite », époque que le lecteur ne connaît pas encore (on aurait aimé que ce jalon apparaisse plus tôt). Malheureusement, le plan-relief de la ville a été mal photographié avant sa disparition en 1945.

« L’histoire de la cathédrale » est examinée au filtre de l’histoire du chantier, du moins de quelques repères chronologiques que l’a. se réserve de discuter plus tard. Les comptes de la fabrique sont conservés de 1332 à 1786. La population, non plus que la commune, n’étaient pas favorable à l’aliénation de 1791, ce qui ne l’a pas empêchée. Le 6 juin 1796, le monument est mis en vente, et sa démolition ne se réalise pas sans lourdes difficultés, auxquelles s’est ajouté un étrange projet de mémorial pour Fénelon sous l’Empire, lié au clocher subsistant qui aurait été radicalement transformé pour ne plus apparaître comme gothique. La flèche qui se dressait encore fut emportée par un ouragan le 30 janvier 1809.

La deuxième partie, dont les chapitres sont introduits chacun par la reproduction d’une restitution 3D (rare ajout de notre époque), traite de « L’œuvre du XII^e s., le clocher, la nef et le transept ». La flèche qui a résisté jusqu’en 1809 s’élevait sur un clocher-porche que certains commentateurs ont lié à des incendies (1148, 1161). L’a. réfute l’hypothèse de l’échec de l’édification d’une façade à deux tours entre ces deux jalons, et se demande si la souche de cette ample construction, « bloc comportant une tour centrale accostée de deux tourelles d’escalier », qui est relativement bien connue, ne serait pas antérieure à 1148. Le porche proprement dit était précédé d’un étroit avant-porche formé par l’espace existant entre les tourelles, articulé par des piles très complexes et riches de leurs moulures (bagues), et divisé en une partie centrale de quatre travées voûtées d’ogives et deux collatéraux. La tribune avait le même plan, mais les représentations qui en ont été faites suscitent des interrogations sur les dispositions réelles. Au-dessus, la chambre des cloches devait également être ancienne, et elle servit pendant qu’on s’occupait du reste de l’édifice,

après quoi d'autres étages furent ajoutés, dont le beffroi définitif. Sont évoquées des sources possibles de ce parti monumental : Centula-Saint-Riquier (voir aussi Reims et Werden), la chapelle palatine d'Aix (avec un point d'interrogation), « la tradition carolingienne dans les Pays-Bas méridionaux et le nord du royaume capétien », le *dreiturmgruppe saxon*, les cathédrales de Spire et de Strasbourg... En réalité, à l'époque où il a été réalisé (second tiers du XII^e s.), le clocher-porche de Cambrai reflétait les goûts du siècle précédent.

La nef en revanche, construite plus ou moins à la même époque, mais beaucoup moins connue en raison de l'état de la documentation, traduisait une recherche d'un autre niveau : une cinquantaine de mètres de longueur, neuf travées régulières, des bas-côtés simples, des communications avec les bâtiments capitulaires, le quartier épiscopal en général, l'église paroissiale qui était située au-dessus d'un passage d'accès. Ici comme pour la partie occidentale, un vaste champ comparatif est exploré, mais le procédé est bien plus délicat en raison des nombreuses inconnues formelles : on retiendra cependant les parallèles avec l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly et la cathédrale de Noyon. On peut être assuré de la hauteur des tribunes de la cathédrale de Cambrai, hauteur presque aussi importante que celle des grandes arcades les portant (comme en Normandie, en Angleterre et à Tournai), et de leur couverture d'ogives. Y avait-il trois étages ou quatre étages, dont un triforium ? Cette question ne peut être tranchée avec certitude mais l'a. se prononce pour un triforium en raison de la hauteur totale de l'élévation. Enfin, il suppose des voûtes d'ogives quadripartites pour le haut vaisseau, hypothèse qui me semble un peu fragile car elle repose sur une correspondance entre rythme des piles et rythme des voûtes qui est loin d'être une loi, mais on s'accorde volontiers avec lui pour reconnaître à cette nef un style « gothique ».

Le transept est bien connu de la communauté des historiens de l'architecture en raison de ses deux bras en hémicycle ; chacun d'eux comportait trois travées droites et une abside polygonale, le tout cerné par un bas-côté continu en forme de déambulatoire ; ils étaient dotés d'une chapelle orientée de deux étages, et montés sur quatre niveaux. Belle originalité, dont les échos à Noyon et Soissons sont moins complets, ce qui explique sans doute que le dossier iconographique soit relativement fourni. Les dimensions globales ne peuvent être qu'approximatives. Malgré l'absence d'une véritable campagne archéologique, on sait que la construction était très bien fondée, avec constitution d'un large radier (5,20 m de large pour 3,50 m de

profondeur) comportant des remplois. La formule des bras arrondis, qui a fait florès dans le Nord (voir aussi Notre-Dame-la-Grande de Valenciennes), invite naturellement à ouvrir le champ comparatif. L'a. en voit l'origine dans les monuments méditerranéens de plan centré, avec relais outre-Rhin. Une autre interrogation est ouverte par l'implantation des piles et leur articulation par des colonnettes détachées, qui diffèrent légèrement d'un côté à l'autre et qui posent à leur tour la question de la répartition des nervures du voûtement et celle des proportions des tribunes et du triforium. Les débats sur la forme des percements ou sur la tour de croisée lanterne (assez courte) font appel, comme pour tous les autres traits, à un grand nombre de comparaisons. Après l'achèvement de la nef, en 1182, il n'y eut probablement guère d'interruption et l'ensemble du transept dut être terminé dans les premières années du XIII^e s.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée aux campagnes postérieures, le chevet, puis le beffroi et la flèche (leur reconstruction en 1439-1440 fut-elle totale ?). La *pars orientalis* était une œuvre du second quart du XIII^e s., formée d'une partie droite très longue à double bas-côtés, d'un déambulatoire articulé par des voûtes d'ogives quadripartites et de cinq absidioles tangentes. L'absidiole d'axe était très profonde. Loin de représenter une architecture suiviste, une réplique de Reims comme on l'a écrit (Jules Quicherat, à propos de Villard de Honnecourt), cette création aurait accompagné la naissance de l'art rayonnant. En ce qui concerne l'élévation, le relevé de Deswarlez (« coupe en long », 1807) est une source utile mais malheureusement exécutée alors que la démolition était déjà bien avancée. Les deux premières travées appartenaient-elles à la campagne du transept ? C'est fort possible en raison des contraintes de stabilité. Le triforium relevait-il d'une campagne nettement antérieure à celle du clair-étage ? Les inconnues sont ici encore nombreuses : on ne connaît pas de façon sûre le schéma des piles ni la définition du triforium, aveugle (une préférence de l'a.) ou en claire-voie ; si on sait que le sanctuaire était ouvert au culte en 1251, le débat sur une datation par étapes ne peut s'appuyer sur des sources textuelles explicites.

Une quatrième et très courte dernière partie est consacrée à la sculpture monumentale. Disparue elle aussi, elle peut intriguer. Ainsi, 80 « statues d'albâtre » avaient été signalées à Alexandre Lenoir, qui souhaitait vivement une présentation dans son musée. L'a. donne des extraits significatifs de la correspondance ayant suivi cet avertissement, qui rendent compte de l'intérêt des représentations et posent la

question de leur emplacement, les « porches » ayant été parfois confondus. 14 statues d'ébrasement sont ici estimées avant 1180.

Grâce à la rigueur avec laquelle est conduite l'analyse de *La cathédrale disparue de Cambrai*, la place de l'édifice est réévaluée dans l'histoire de l'architecture. Mais ce sont les mises en perspective qui expliquent la densité de l'ouvrage et se substituent le plus souvent à des arguments matériels disparus pour que soient précisés et datés les caractères formels. Or ce champ est naturellement exposé à l'obsolescence. L'ouvrage mérite toutefois qu'on soit indulgent devant certains concepts un peu dépassés, ainsi la notion de « la résistance à Chartres », parce que nombre de démonstrations résistent au temps écoulé depuis leur écriture.

Claude ANDRAULT-SCHMITT.